

A tous les Sociétaires

NOTES SUR LE CONCOURS ACTUEL

Pour un sociétaire dévoué qui veut s'occuper du recrutement avec succès, les bons mois de l'année sont ceux de janvier jusqu'à décembre, mais les meilleurs mois sont certainement ceux de la saison du printemps et du commencement de l'été.

Ce sont donc précisément ceux durant lesquels le concours va durer.

Les mois d'avril, mai et juin de l'année dernière ont été très bons.

Tout nous fait croire qu'ils seront encore meilleurs cette année.

Dans les villes comme dans les campagnes, chez les artisans comme chez les marchands, chez les cultivateurs comme chez les financiers il se rencontre des personnes qui ont besoin d'un certificat de dotation dans l'Alliance Nationale.

Ne négligez pas ni les uns ni les autres.

Il est d'habitude chez les sociétaires, et les officiers en général d'attendre à la dernière minute pour se mettre au travail, mais cela ne doit pas se répéter cette année. Le concours actuel est sans précédent, la convention est proche, pourquoi attendre ?

Entrez résolument dans le mouvement, et n'en sortez qu'après avoir remporté la victoire.

Un Pardon Sublime

En 1662, il y eut une longue et cruelle famine à Paris. Un soir des grands jours d'été, M. de Sallo, conseiller au Parlement et premier auteur du plus ancien de tous les journaux, celui des Savants, venait de se promener, suivi d'un petit laquais. Un homme l'aborde au coin d'une rue, lui présente un pistolet, et lui demande la bourse, mais en tremblant lui-même plus que celui à qui il la demandait. "Vous vous adressez mal, lui dit M. de Sallo, je ne vous ferai guère riche ; je n'ai que trois pistoles que je vous donne volontiers." Il les prit, et s'en alla sans rien lui demander davantage. Quand il fut parti, M. de Sallo donna ordre à son laquais de suivre adroitement cet homme-là, d'observer le mieux possible où il se retirerait, et de venir lui en rendre compte. Le laquais suivit le voleur dans trois ou quatre petites rues, et le vit entrer chez un boulanger où il acheta du pain. A dix ou douze maisons plus loin, il entra dans une allée et monta au quatrième étage ; en arrivant chez lui, il jette son pain

au milieu de la chambre, et dit à sa femme et ses enfants : "Mangez, voilà un pain qui me coûte cher ; rassasiez-vous-en : un de ces jours je serai pendu, et vous en serez la cause." Sa femme qui pleurait, l'ayant apaisé le mieux qu'elle pût, ramasse le pain et en donne à quatre petits enfants, qui mouraient de faim. Le laquais qui avait pris ses précautions pour n'être pas aperçu, ayant su tout ce qu'il voulait savoir, retourne vers son maître, après avoir bien remarqué la maison et la rue. Le lendemain dès cinq heures du matin, M. de Sallo alla où son laquais le conduisit, et s'informa quel était celui qui logeait au quatrième étage. On lui répondit que c'était un cordonnier, bon homme et bien serviable, mais chargé de famille, et si pauvre qu'on ne pouvait l'être davantage. Il monta chez l'homme qu'il cherchait et frappa à la porte. Dès qu'on lui eût ouvert, il fut frappé du spectacle qui se présentait : une femme couverte de haillons qui tombaient en lambeaux. Quatre petits enfants ensevelis dans de la paille, qui leur servait de lit et d'habit, un homme dont l'air pâle et l'habillement déchiré annonçaient le triste état. Le chef de cette misérable famille reconnut celui qu'il avait volé la veille. Il se jette à ses pieds, lui demande pardon, et le conjure de ne pas le perdre, il lui avoue que le travail lui ayant manqué, il avait tout vendu : lits, habits, linges, pour nourrir sa femme et ses enfants, et qu'il avait fait la veille son premier vol, afin de ne pas périr de faim. "Ne faites point de bruit, lui dit M. de Sallo, je ne viens pas ici pour vous perdre. Je sais que vous êtes cordonnier : tenez, voilà trente pistoles que je vous donne, achetez des cuirs, travaillez à gagner la vie de vos enfants, et je vous abandonnerai pas tant que j'apprendrai que vous travaillez en honnête homme."

Que cette action est belle, généreuse, attendrissante !

Un vœu

Un paysan, en danger de se noyer pour avoir voulu rattraper un œuf qui flottait dans la rivière, avait fait vœu, s'il s'en tirait, de ne manger œuf de sa vie, croyant ainsi faire amende de sa gourmandise.

Une branche, où il put s'accrocher, le sauva. Alors, regrettant son vœu.

—Oh ! dit-il, je m'explique. J'ai fait vœu de ne jamais manger d'œuf, mais c'est... à moins qu'il ne soit cuit !